

# L'ANGOISSE N'EST PAS SANS OBJET

*La phobie permet de donner consistance à l'angoisse et c'est sa force. Mais, à cause d'elle, le sujet fait l'économie du risque à prendre, de s'inventer un fantasme, un mythe pour élaborer une histoire sur l'énigme de son existence, et c'est sa misère.*

*La phobie a donc été posée par Freud comme un montage qui permet au sujet de se protéger de son angoisse de castration puis par Lacan comme une sorte de « suppléance » à la Loi lorsque celle-ci n'a fonctionné que de façon imparfaite au moment de la castration symbolique.*

Thierry Bisson  
Bénédicte Menegaux

Dans la leçon du sept mai 1969, Lacan reprend interrogations et hypothèses concernant la phobie développées essentiellement dans les séminaires de la relation d'objet et l'angoisse.

En rappelant dès le début de la leçon « l'angoisse n'est pas sans objet <sup>1</sup> », Lacan situe l'angoisse dans son rapport avec l'objet dont elle serait signal sans le désigner explicitement.

Le pas sans n'est pas sans évoquer le pas tout de la jouissance ainsi que le phallus et rappelle la nécessaire inscription du sujet dans l'ordre symbolique, condition *sine qua non* du manque. Le manque nécessaire à la subjectivation suppose un ordre symbolique Lacan dira « plus qu'une loi seulement mais une accumulation, et encore numérotée, un rangement... <sup>2</sup> ». Sans cet ordre, il ne peut y avoir de manque, il n'y a donc pas de manque dans le réel et donc il peut y avoir de sujet.

## L'ANGOISSE.

Après avoir situé dans ses premiers écrits l'angoisse comme cause des troubles névrotiques, en tant que continuation d'une angoisse éprouvée lors de l'acte sexuel, Freud positionnera plus tard l'angoisse du côté de l'accumulation

1 Lacan J. (1969), *D'un Autre à l'autre*, Publication AFI, p. 243

2 Ibid., p243

d'une tension sexuelle. Puis il aboutira enfin à une définition de l'angoisse à deux niveaux : une angoisse originaire, affect entre sensation et sentiment, réaction à une perte, à une séparation relative à l'état de détresse du nourrisson séparé de sa mère et l'autre niveau où l'angoisse sera directement liée à la castration.

Dans le tableau de la division subjective que Lacan présente en 1963 lors du séminaire sur l'angoisse, il énonce que l'angoisse s'interpose entre la jouissance et le désir, entre l'Autre réel qu'est la Chose et le sujet lui-même.

Lacan situe l'angoisse dans le rapport du sujet au désir de l'Autre, affect qui accompagne l'aphanisis du sujet devant l'énigme de la castration de l'Autre.

L'angoisse n'est pas sans objet. Ce « pas sans » on peut l'entendre comme l'angoisse ne peut être sans la présence d'un objet dans le sens où l'angoisse nécessite la présence du sujet, sujet qui lui ne peut se constituer que dans la différenciation avec les objets. Cette manière de lire l'assertion « l'angoisse n'est pas sans objet » pointe l'aspect paradoxal de l'angoisse qui ne peut être sans objet et qui intervient précisément au moment où le sujet disparaît. Autrement dit l'angoisse intervient en un moment charnière où quelque chose du sujet est en train de s'évanouir dans un mouvement, dans une dynamique.

Le désir est intimement lié au manque, il faut pour désirer et donc pour Ek-sister reconnaître être manquant. L'objet a étant l'objet cause de ce désir. Que cet objet vienne à ne pas manquer et c'est l'effondrement subjectif dont l'angoisse est finalement le signal. L'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais d'un manque de manque.

Dans la leçon du cinq décembre 1962 Lacan dira que l'angoisse c'est la « tentation non pas de la perte d'objet mais la présence de ceci que les objets ça ne manque pas<sup>3</sup> »

Ainsi pourrait-on dire aussi l'angoisse n'est pas sans objet elle est un trop d'objet. Trop d'objet c'est trop de sein, trop de merde, trop de regard, trop de voix. Face à ces trop, il n'est d'autre solution que de construire un rempart imaginaire, le phallus, image rassurante d'un

monde manquant laissant la place au sujet désirant.

Dans un article intitulé obsessions et phobies paru en 1894<sup>4</sup>, Freud sépare les obsessions vraies des phobies, en observant que dans les obsessions, l'affect peut-être l'angoisse, le doute, la culpabilité, la colère, le remords, mais que dans les phobies, il s'agit toujours d'angoisse.

Angoisse toujours liée à un événement réel, nous sommes avant la lettre de l'équinoxe. L'abandon de la théorie de la séduction renversera la théorie de l'angoisse qui apparaîtra alors comme dérivant des fantasmes et du refoulement. C'est avec cette position : le refoulement comme source de la phobie que Freud abordera le cas du petit Hans aboutissant alors à cette époque à lier la phobie et l'hystérie.

Freud met l'accent sur le conflit d'ambivalence qui se joue pour le petit Hans partagé entre les sentiments d'amour et de rivalité qu'il ressent pour son père du fait du désir œdipien pour la mère. La constitution de l'objet phobique par déplacement serait alors une tentative de résolution de ce conflit. La motion agressive envers le père est refoulée, l'angoisse se déplace sur un autre objet et seul l'amour pour le père reste conscient. Les contenus d'angoisse « être mordu par le cheval » sont des substitutions déformées qui se rapportent à un contenu initial unique : être châtré par le père. L'objet ou la situation phobique matérialise le danger de la castration : le réel de la castration s'encastre dans la réalité de l'objet phobique

Corrélativement dans ce texte, la phobie apparaît, pour Freud comme une intervention du Moi. Lorsque le Moi a reconnu le danger de la castration, il donne le signal d'angoisse et provoque le refoulement des processus menaçants dans l'inconscient. Dans ce même temps, la phobie se forme. Ainsi la phobie est la marque du sentiment de détresse et de la faiblesse du Moi, face à une situation de danger. Elle n'est pas que réaction face à la montée pulsionnelle, elle est aussi prise de position face à l'émergence de la castration.

3 Lacan J. (1963). *L'angoisse* (1962-1963). Paris : Association Freudienne Internationale p. 64

4 Freud S. Les psychonévroses de défense (1894) in *Névrose, psychose et perversion*. 12e édition. Paris: PUF, 2002.

Pour le petit Hans, le déplacement de l'angoisse de castration sur un autre objet a un double avantage: éviter le conflit d'ambivalence avec le père et permettre au moi de juguler l'angoisse. La phobie est un montage qui vise le sujet à se protéger de son angoisse en la localisant sur un objet ou une situation. La phobie apparaît comme ce qui va permettre qu'un moment de séparation symbolique soit possible.

Je voudrais ici vous lire un bref passage de l'analyse du petit Hans.

« [...] Hans manifeste la peur tout à fait particulière d'être mordu par un cheval blanc.

Nous appelons un tel état morbide « phobie », et nous pourrions placer le cas de Hans parmi les agoraphobies, si cette dernière affection n'était caractérisée par le fait est que la locomotion à travers l'espace, sans cela impossible, devient toujours possible quand le malade est accompagné par une personne déterminée, dans les cas extrêmes le médecin. La phobie de Hans ne remplit pas cette condition, elle cesse bientôt d'être en rapport avec l'espace et prend de plus en plus le cheval pour objet [...].<sup>5</sup>

Dans ce passage Freud positionnera la phobie du petit Hans comme hystérie d'angoisse voulant par là même souligner la proximité de cette phobie avec la structure hystérique mais en même temps différenciant les phobies de l'hystérie du point de vue du destin de la libido qui dans la phobie n'est pas convertie mais libérée sous forme d'angoisse. Ce qui me paraît important de noter à ce stade-là de notre exposé c'est que Freud va, et il maintiendra cette position jusqu'à l'analyse croisée du petit Hans et de l'homme aux loups en 1926 dans « inhibitions symptômes et angoisses » il va différencier donc, l'hystérie d'angoisse c'est-à-dire les phobies dites classiques, de l'agoraphobie.

Parallèlement on a aussi à ce moment-là chez Freud une différenciation de l'angoisse qui se positionne d'une part du côté de l'angoisse de castration et de l'autre côté d'une angoisse qui

serait plus archaïque.

#### LES APPORTS DE LACAN À LA PHOBIE

Dès les tout débuts et jusqu'à la fin de son enseignement, le travail de Lacan est émaillé de remarques sur la phobie. Lacan poursuivra le travail de construction du concept de phobie, mais dans un cadre théorique un peu différent, notamment quant à la conception du langage. La valeur symbolique que Lacan donne au signifiant, la dimension réelle que dissimule l'angoisse vont lui apporter un autre éclairage.

Dans le séminaire *La relation d'objet* (1956-1957)<sup>6</sup>, relisant cette longue observation du Petit Hans, Lacan met l'accent sur la fonction de l'objet de la phobie et nous fait passer de la considération de l'objet phobique à l'idée de signifiant phobique. L'objet phobique est un signifiant dont la fonction est de donner un bord au sexuel quand celui-ci est terrifiant pour le sujet. Ce signifiant phobique, cet élément du langage y est défini comme signifiant à tout faire c'est-à-dire que son sens n'est pas univoque. Il n'est pas équivalent d'un signifié unique.

Lacan envisage les éléments signifiants de la phobie comme le résultat combiné d'un refoulement métaphorique et d'un déplacement métonymique inconscient: « la métaphore et la métonymie, je les trouve, là où elles sont dans ce bain de langage dans lequel Hans est immergé »<sup>7</sup>

#### ANALYSE DU PETIT HANS

Lacan définit la phobie comme un « mode de solution de ce problème difficile introduit par les relations de l'enfant et de la mère »<sup>8</sup>. Lacan reprend l'analyse du petit Hans et interprète la phobie avec l'aide de cette triade initiale la mère, l'enfant et le phallus, triade au sein de laquelle le père doit intervenir.

« Le phallus est omniprésent dans les notes du père de Hans: le phallus est le pivot, l'objet central du monde de Hans »<sup>9</sup>. De ce phallus, il

5 Freud S. " Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (le petit Hans) ", in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1989. 13e édition p. 175

6 Lacan J. *La relation d'objet* (1956-19657). Paris : Association Freudienne Internationale.

7 Lacan J. *Le Séminaire, Livre IV. La relation d'objet* (1956-1957). Paris : Seuil, 1994. p. 318.

8 Ibid. p. 41.

9 Ibid. p. 165.

en est question dès les premières lignes de l'observation, dans le dialogue rapporté du petit Hans avec sa mère.

Dans ce rapport triple de la mère, de l'enfant et du phallus, la phobie apporte un remède, vient suppléer à la carence du père réel, qui doit intervenir pour permettre à l'enfant de ne pas rester assujéti au désir de sa mère.

Or, « malgré tout son amour, toute sa gentillesse, toute son intelligence » le père de Hans ne tient pas sa place de père réel. Et si Freud lui-même joue le rôle de « père symbolique » quand il énonce de façon emphatique à Hans : « Bien avant qu'il ne vînt au monde, j'avais déjà su qu'un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait ensuite forcé d'avoir peur de son père, et je l'avais annoncé à son père »<sup>10</sup>, cela ne supplée en rien à la carence du père. Il faut donc que Hans trouve une suppléance à ce père qui s'obstine à ne pas vouloir le castrer, et c'est là qu'intervient la phobie.

Elle constitue donc une sorte de suppléance à la loi symbolique lorsque celle-ci n'a fonctionné que de façon imparfaite.

La phobie constitue alors la protection ultime qui sépare le sujet de l'objet. C'est en ce sens que souvent le sujet fétichiste ou pervers dans son rapport problématique à la loi souffrira en plus de symptômes phobiques.

Quant, au moment des premières érections, le pénis du petit Hans apparaît véritablement comme un corps étranger qui s'anime sans participation de la volonté, il devient réel, hors du leurre imaginaire de sa relation à la mère. C'est alors que l'angoisse surgit : « l'angoisse surgit chaque fois que le sujet est décollé de son existence »<sup>11</sup>.

L'objet phobique a donc une fonction. Il

est situé par Lacan comme ce qui, dans l'espace, sert à masquer l'angoisse fondamentale du sujet. Comme le souligne Isabelle Morin, l'objet phobique « en instaurant une ligne de frontière contre l'angoisse, détermine ce dont le sujet doit se protéger »<sup>12</sup>.

Dans le Séminaire *Le transfert* (1960-1961), Lacan évoque la phobie comme la forme première, la figure la plus radicale de la névrose. Elle consiste à « soutenir le rapport au désir sous la forme de l'angoisse »<sup>13</sup>. Avec elle, nous nous situons « au plus près de la naissance de la parole »,<sup>14</sup> et elle nous permet d'assister à son surgissement. Comme le souligne Lacan : « le maintien du rapport au désir dans l'angoisse avec un supplément plus précis, la place de l'objet en tant que visée par l'angoisse est tenue... par grand Phi. Dans l'objet phobique, il s'agit du phallus qui prend valeur de tous les signifiants, celle du père à l'occasion »<sup>15</sup>.

Confronté à une certaine forme de fragilité du père, le sujet phobique est amené à interroger ce point de défaillance qui l'atteint lui-même. La mise en place du signifiant phobique constitue une sorte de métaphore déplacée sur un élément neutre qui assure au sujet la non intrusion de ce père, tueur de désir. C'est face à cette menace que l'objet phobique est un recours, une armure « contre la disparition du désir ». La phobie met en évidence, très directement, la fonction essentielle de la métaphore paternelle.

L'objet phobique peut tenir une certaine fonction manquante ou défaillante devant lequel le sujet succomberait si à cette place, l'angoisse ne survenait pas. C'est là que Lacan insiste sur la dimension de signal que constitue cliniquement l'angoisse. La phobie est un support de l'angoisse qui permet au sujet de fonctionner comme si tout allait bien, lorsque l'objet cause est absent sur fond de présence.

10 Freud S. " Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (le petit Hans) ", in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1989. 13e édition p. 120

11 Lacan J. *La relation d'objet* (1956-1957) Paris : Association Freudienne Internationale. P. 166

12 Morin, I. *Vivant et féminin dans le parcours phobique* Psychanalyse N° 2. Paris : Erès, 2005. p. 6.

13 Lacan J. *Le transfert* (1960-1961). Paris : Ecole Lacanienne de Psychanalyse. p. 327

14 Ibid. p. 327.

15 Ibid. p. 425.

Dans le Séminaire XVI *D'un autre à l'Autre* (1968-1969), Lacan prend position sur la question de savoir si on peut parler d'une structure phobique. Hypothèse importante car, assez souvent, de grands phobiques sont situés et traités comme des psychotiques. La phobie se rencontre quelque soit la pathologie du sujet, qu'il soit névrosé, pervers ou psychotique. Elle est présente dans toutes les névroses, c'est une « plaque tournante » disait Lacan : « quelque chose qui doit être élucidé dans ses rapports avec ce à quoi elle vire le plus communément, à savoir les deux grands ordres de la névrose, l'hystérie et l'obsession, mais aussi bien la jonction qu'elle réalise avec la perversion ».<sup>16</sup> Les phobies ne sont pas isolables comme telles mais sont à élucider dans la singularité clinique de chaque histoire.

En 1969, l'objet a est en place dans sa fonction de reste et de support du désir qui est séparé ailleurs que là où le désir le supporte et pourtant toujours en relation avec lui. Bien différente de l'objet a qui fait partition pour causer le désir, la fonction de l'objet phobique est de parer au complexe de castration.

Lacan met l'accent sur la dimension névrotique de grandeur et de dérision de l'objet phobique. Il le compare à un tigre de papier qui comme dans les livres d'enfant peut tout à coup devenir grimaçant.

La phobie construit, métaphorise ce passage symbolique que constitue la castration.

Cette organisation se situe en deçà du fantasme et se trouve en prise plus directe avec l'angoisse. Comme le souligne Isabelle Morin : « la phobie est l'avant poste de la construction du fantasme »<sup>17</sup>.

La phobie permet de donner consistance à l'angoisse et c'est sa force. Mais, à cause d'elle, le sujet fait l'économie du risque à prendre, de s'inventer un fantasme, un mythe pour élaborer une histoire sur l'énigme de son existence, et

c'est sa misère.

La phobie a donc été posée par Freud comme un montage qui permet au sujet de se protéger de son angoisse de castration puis par Lacan comme une sorte de « suppléance » à la Loi lorsque celle-ci n'a fonctionné que de façon imparfaite au moment de la castration symbolique. La phobie, comme nous l'avons vu, est toujours en rapport avec l'angoisse de castration.

Madame Z. à 56 ans, elle est venue me voir après avoir fait plusieurs années de T. C. C. en raison de phobie qui l'empêchait de sortir de chez elle et de pouvoir circuler librement me dit-elle. Cette phobie se manifeste par une réaction allergique à la chaleur qui provoque des brûlures sur le corps de la patiente et qui se déclenche dès lors que Madame Z. effectue un effort physique comme celui de se déplacer surtout lorsqu'il fait chaud dehors. Les années de T. C. C. lui ont progressivement permis d'élargir le champ de ses déplacements d'abord en bas chez elle puis jusqu'à la boulangerie et puis jusqu'au bout de la rue finalement jusqu'à ma porte. Elle se plaint de ne pouvoir mener à bien des études qui lui permettraient de trouver un travail et de s'autonomiser vis-à-vis d'un mari qui vit à l'étranger et dont elle dit qu'il ne s'occupe absolument pas d'elle, qu'il la méprise, qu'il la rabaisse perpétuellement et qu'elle n'a pas vu de toutes façons depuis plusieurs années. Madame Z. n'envisage pourtant pas de divorcer elle aurait l'impression que l'échec de son mariage signifié par le jugement de divorce signerait l'échec de toute une vie.

Madame Z. est kabyle de nationalité algérienne, elle a rencontré cet homme, un français qui travaillait à l'époque dans une compagnie pétrolière. Madame Z. s'est littéralement enfuie de chez elle. Elle s'est d'abord cachée chez des amis et est arrivée en France après avoir rompu les liens avec toute sa famille qui la menaçait de mort ; elle me dit plus précisément « de lui faire la peau » elle me dit aussi qu'elle a eu chaud. Lorsque je l'ai fait remarquer qu'on pourrait peut-être relier ce « lui faire la peau » et « elle a eu chaud » aux symptômes qui la préoccupent

<sup>16</sup> Lacan J. (1969), *D'un Autre à l'autre*, Publication AFI, p. 253

<sup>17</sup> Ibid.

actuellement en l'occurrence ses rougeurs cutanées qui se manifestent dès qu'elle « sort de chez elle » et c'est elle-même qui associe spontanément entre l'Algérie et l'allergie me faisant remarquer que finalement il n'y avait qu'une lettre de différence entre les deux mots.

Chez cette personne, il apparaît clairement que la phobie est véritablement un symptôme en ce sens où on peut dire que le symptôme est un signifiant pris dans la chaîne signifiante à travers laquelle le sujet peut être présenté. Les liens entre le symptôme et l'angoisse de castration paraissent tout à fait évidents, et il me semble que l'on peut dire que dans ce cas-là l'hypothèse de Freud et de Lacan sur la relation entre la phobie et la castration est parfaitement vérifiée. Et de plus vraisemblablement opérationnelle dans la perspective thérapeutique ou l'interprétation devrait permettre de restituer du sujet de l'inconscient dans les liens signifiants.

Mais l'hypothèse que je voudrais soutenir c'est que l'agoraphobie ne relève pas de ce processus.

Comme je l'ai dit tout à l'heure Freud a déjà cette intuition que l'agoraphobie relève d'autres choses que la phobie. C'est dans le texte de 1894 « obsession et phobie » paru dans « névroses psychoses perversion » que Freud, évoquant paradoxalement les phobies typiques autrement dit l'agoraphobie écrit « on ne trouve pas ici de représentations refoulées dont l'affect d'angoisse aurait été séparé. L'angoisse de ces phobies est d'une autre origine ».

L'agoraphobie ne réaliserait pas le même schéma logique c'est-à-dire la logique du symptôme que la phobie et donc je voudrais soutenir que l'agoraphobie en tout cas dans certaines de ses variantes renvoie à une angoisse directement liée à la disparition du sujet tel que le sujet se retrouve pris dans le désir du grand Autre maternel. Par agoraphobie j'entends finalement une situation d'angoisse davantage qu'une véritable phobie et même je dirais que l'agoraphobie n'est pas une phobie. On doit d'ailleurs parler des agoraphobies c'est-à-dire des situations où le sujet est aux prises avec ce que François

Périer appelle le vertige phobique c'est-à-dire des situations qu'on rencontre généralement soit dans les avions, soit sur l'autoroute, soit sur la voie rapide à Nice, soit sur les grandes places, soit dans les hauteurs etc. tout ce genre de « phobies » qui à mon avis ne relèvent pas du tout de la même chose que la phobie du petit Hans ou la phobie de cette dame dont je vous ai parlé.

Depuis la première intuition freudienne de différencier phobie classique et agoraphobie, la psychanalyse, sans doute échaudée par les innombrables dénominations des phobies, et peut-être trompée par le signifiant « phobie » commun par exemple dans « arachnophobie » et « aérophobie » ; la psychanalyse abandonne cette première position freudienne et propose de rassembler sous la même bannière ce qui devient du coup « les phobies ».

Je ne veux pas dire que la psychanalyse confond tout ce qui relève du signifiant phobie, on sait bien la valeur que nous y accordons : symptôme, structure, plaque tournante..., ce que je pointe, c'est l'abandon de la différence entre ce qui relève de l'agoraphobie, et des autres phobies que Freud appelait « classiques ».

Même Charles Melman, alors qu'il pose la distinction entre les phobies d'animaux et les phobies d'espaces, va tenter de regrouper ces deux types de phobies. Alors qu'il remarque à juste titre que les lieux phobiques sont souvent des lieux qui du point de vue du regard sont organisés par une perspective avec une ligne de fuite (Places vides, belvédères, etc.) il convoque pour expliquer la phobie, l'irruption imaginaire d'un animal phobogène au lieu des limites fuyantes de la perspective.

Alors, paradoxalement, c'est du côté des TCC qu'on retrouve la dichotomie nosologique de la première intuition freudienne.

D'après le DSM IV :

Anxiété liée au fait de se retrouver dans des endroits ou des situations d'où il pourrait être difficile (ou gênant) de s'échapper ou

dans lesquelles on pourrait ne pas trouver de secours en cas d'attaque de panique ou bien en cas de symptômes à type de panique. Les peurs agoraphobiques regroupent un ensemble de situations caractéristiques incluant le fait de se retrouver seul en dehors de son domicile ; d'être dans une foule ou dans une file d'attente ; sur un pont ou dans un autobus, un train ou une voiture.

N.B. : Envisager le diagnostic de phobie spécifique si l'évitement est limité à une ou seulement quelques situations spécifiques, ou celui de phobie sociale si l'évitement est limité aux situations sociales.

B. Les situations sont soit évitées (p. ex., restriction des voyages) soit subies avec une souffrance intense ou bien avec la crainte d'avoir une Attaque de panique ou des symptômes à type de panique ou bien nécessitent la présence d'un accompagnement.

C. L'anxiété ou l'évitement phobique n'est pas mieux expliqué par un autre trouble mental, tel une Phobie sociale (par ex. évitement limité aux situations sociales par peur d'être embarrassé), une Phobie spécifique (par ex., évitement limité à une situation unique comme les ascenseurs), un Trouble obsessionnel-compulsif (par ex., évitement de la saleté chez quelqu'un ayant une obsession de la contamination), un état de stress post-traumatique (par ex., évitement des stimulus associés à un facteur de stress sévère) ou un Trouble anxieux de séparation (évitement lié au départ du domicile ou à la séparation d'avec les membres de la famille).

### LE CAS D'ADÈLE

Adèle est une jeune femme de 40 ans, mariée, mère de deux petits garçons de huit et de quatre ans. Elle est jolie, brune avec de grands yeux clairs...

Pendant de longues années, Adèle a beaucoup voyagé dans le monde entier sans aucune appréhension. Sa phobie de l'avion est apparue lorsqu'elle avait 26 ans, lors d'un vol de retour de vacances Bastia Paris. De la fumée blanche s'échappait des bouches de climatisation de l'avion, elle n'a pas compris ce qu'il se passait et du

coup l'a interprété de manière catastrophique. A son insu, ce jour là, l'avion est devenu un objet menaçant.

Elle est, à l'époque, célibataire et va rencontrer son mari dans les mois qui suivront cet épisode. Pendant les deux ans qui suivront, elle entreprendra beaucoup de démarches pour tenter de comprendre cette peur « irraisonnable » : hypnose, psychothérapie et stage de désensibilisation dans une compagnie aérienne<sup>18</sup>. Ces démarches étant restées sans succès, elle arrêtera de prendre l'avion suite à un dernier vol le jour de son voyage de noce. Aujourd'hui Adèle ne prend plus l'avion depuis plus de douze ans et me dit qu'elle ne cherche plus à savoir pourquoi elle a peur.

Dès le début de l'entretien, Adèle commence par expliquer les détails de ce qu'elle a vécu cette première fois lorsqu'elle a commencé à avoir peur. Son récit est ponctué de « vous comprenez ». Comme si elle interrogeait un certain savoir, quelqu'un placé en position de savoir mais également comme si elle mettait en doute que je puisse la comprendre ; ce que j'entends du côté de la dénégation. Je réalise qu'elle est toujours en quête de comprendre. Je découvrirai, plus tard au cours des entretiens suivants, que sa phobie est redevenue invalidante sous la pression de ses enfants qui grandissent.

Entrer dans l'avion pour Adèle est une véritable épreuve, Elle est prise de panique, en proie à une angoisse incontrôlable, lorsque après avoir passé le point d'enregistrement, elle s'engage dans le tunnel d'abord sombre qui l'emmène à l'avion. L'accès direct de l'aérogare à l'avion via des passerelles ventouses supprime l'étape de la familiarisation visuelle avec l'appareil. Le sujet ne gravit plus tranquillement les marches en s'imprégnant de la forme de l'avion, de son nom, de ses couleurs. Il est directement avalé par le monstre métallique. Adèle me dit alors qu'à ce moment, elle sait qu'elle ne peut plus revenir en arrière.

Lacan dans le Séminaire X sur l'angoisse

18 Souligné par nous.

nous dit : « une angoisse apparaît non pas lorsque l'objet vient à manquer, mais quand l'objet est dans une proximité trop grande »<sup>19</sup>. L'angoisse surgit toujours dans un certain rapport entre le sujet et cet objet perdu avant même d'avoir existé : « das ding » : la chose. Le sujet doit toujours maintenir un certain rapport avec cette Chose qui ne soit ni dans un trop grand éloignement, sinon le désir choit, ni dans une trop grande proximité car faire un avec la Chose, c'est sortir du champ du signifiant et donc de la subjectivité.

A l'entrée de ce tunnel, Adèle se sent en danger de disparaître dans cette possibilité maintenant évidente d'une proximité trop grande d'avec la Chose dont elle ne pourra plus se dégager et faire machine arrière.

Dans l'avion, Adèle s'attache sur son siège avec sa ceinture de sécurité, se replie sur elle-même et pleure. Elle ne veut parler à personne. Enfermée dans les limites de l'avion, Adèle opère une régression archaïque dans une proximité trop grande d'avec la Chose. S'asseoir dans l'avion l'expose directement à la jouissance de l'Autre dont elle ne peut plus jouir que traumatiquement.

Nestor Braunstein fait allusion à cette période dans un ouvrage intitulé *La Jouissance* où la jouissance primordiale, maternelle de l'époque intra-utérine, voire des premiers jours de la vie est une « jouissance édenique », un « moment fondateur où un proto-sujet est impressionné, imprimé par le Réel<sup>20</sup> ». Ce temps supposé de la jouissance ancienne est celui d'avant la parole, d'avant la rencontre de la véritable altérité, d'avant la séparation du futur sujet et du grand Autre maternel. Mais dans cette jouissance, le sujet se perd, s'aphanise.

Pour ne pas être confronté à ce réel, Adèle se bouche les oreilles et ferme les yeux, elle ne veut rien entendre, ni rien voir perdant complètement contact avec la réalité. Elle se replie sur elle-même car dans cette proximité d'avec la

Chose, elle peut disparaître. Elle le dit même : «... j'allais disparaître là maintenant ! »

Comme le souligne Jean Jacques Blévis : « le phobique est exposé à l'effraction d'un savoir direct et affolant sur la jouissance de l'Autre. Ce savoir qu'il vit dans son corps et qui est de plain pied avec la jouissance de l'Autre, le phobique ne veut pas en entendre parler »

Ce qui angoisse Adèle, c'est la façon dont son corps entier est aliéné dans le désir de l'Autre maternel. Le désir de l'Autre maternel, le désir de la mère lui apparaît illimité. Dans cette angoisse d'être englouti, dans l'Autre maternel, l'aérophobie va lui servir de rempart au corps.

Dans le chapitre sur « das Ding » du Séminaire VII, Lacan revient sur la part du désir de la mère qui peut prendre une signification pour le sujet, mais il ajoute qu'« il y a une part qui ne peut pas en prendre », un reste irréductible, un reste d'énigme, un réel maternel qui échappe à la symbolisation.

La mère n'est plus là définie par sa perte, son absence, son manque producteur de désir. Elle apparaît au contraire dans son insupportable présence comme Autre tout-puissant, jouisseur. Cette mère inassouvie, insatisfaite, nous dit Lacan « c'est quelqu'un de réel, elle est là et comme tous les êtres inassouvis, elle cherche ce qu'elle va dévorer<sup>21</sup> ». Le désir de la mère surgit sur un versant réel, mortifère. « L'avion, c'est un cercueil. Quand je passe cette porte, je suis enfermée dans un cercueil. Quand les roues quittent le sol, c'est un cercueil volant » nous dit Adèle. De ce désir de la mère, Adèle ne peut en r échapper.

Les images ne manquent pas pour figurer ce monstre dévorateur, l'image du crocodile bouche ouverte que nous venons d'évoquer, ou bien celle de la mante religieuse<sup>22</sup>, ou encore « le trou béant de la tête de Méduse<sup>23</sup> ». Avec toutes ces

19 Lacan, J. (1963). *L'angoisse* (1962-1963). Paris : Association Freudienne Internationale p. 64

20 Nestor BRAUNSTEIN. *La Jouissance, un concept lacanien*. Point hors Ligne, Erès, 1992, p. 170 et suivantes.

21 Lacan, J., Séminaire IV, *La relation d'objet* éditions du Seuil, p. 194. C'est nous qui soulignons.

22 Lacan, J., Séminaire X, publication de l'Association Freudienne de Psychanalyse, p. 11.

23 Lacan, J., Séminaire IV, op. cit., p. 194.



références Lacan introduit une figure de la mère comme Autre jouisseur, réel, hors la loi du Nom-du-Père qui incarne une loi incontrôlable et dévastatrice.

Assise dans l'avion, Adèle ne bouge plus. Je ne peux plus bouger comme si chaque mouvement du sujet pouvait réveiller l'ogre des contes pour enfants : cet ogre dévorant qui vient hanter les cauchemars des enfants. Dans ceux-ci, l'enfant se cache quelque part et ne doit pas bouger, car si il bouge, l'ogre va le découvrir et venir le dévorer. Bouger voudrait dire se découvrir en tant que sujet désirant et du coup s'exposer à être dévoré. Adèle ne doit pas bouger car si elle bouge, elle est un sujet désirant, elle fait apparaître du sujet en se faisant voir et en conséquence, elle va se faire dévorer par cet Autre jouisseur et disparaître en tant que sujet.

Contrairement aux post-freudiens, et notamment Mélanie Klein, Lacan ne fait pas de la Mère cet Autre de la jouissance. Il nous dit : « tout ce qui se développe au niveau de l'interpsychologie enfant-mère [...] n'est qu'un immense développement de la chose matérielle, de la mère en tant qu'elle occupe la place de cette chose, de *das Ding*<sup>24</sup> ». Avec sa référence à la Chose, Lacan dit que la mère peut venir imaginer cette place-là parce qu'il y a justement en elle quelque chose qui échappe au sens, qui ne peut se dire, ce que dans son élaboration ultérieure Lacan définira comme pas-toute phallique, jouissance Autre.

Cette place est reconstruite comme lieu mythique de la jouissance, mythique parce que elle n'a jamais existé. En ce sens qu'à partir du moment où le sujet s'est constitué, il a dû se constituer par séparation, par partition de cet objet premier et qu'au moment où il possédait cet objet, il n'existait pas comme sujet. La Chose apparaît comme le réel, au delà de toute représentation qu'en a le sujet.

Irène Diamantis positionne la phobie comme une maladie de la séparation et nous

signale que chez le phobique « le sujet n'est pas séparé de l'autre, ce dernier l'emporte tout entier dans la rupture, mettant en danger le droit à l'existence du sujet »<sup>25</sup>. Dans l'aérophobie, il ne s'agit pas de séparation mais d'une confrontation au réel l'Autre mettant en danger le droit à l'existence du sujet.

Ce qui est en jeu ici c'est le rapport avec le réel de l'Autre qui n'est pas symbolisable pour éviter l'angoisse. Devant ce défaut de symbolisation, Adèle reste à la merci de la mère toute puissante, complètement prise dans le désir de l'Autre maternel et risque de disparaître en tant que sujet. L'angoisse dans l'aérophobie concerne ce moment d'éclipse du sujet quand il se trouve face à trop de réel.

En même temps, Adèle tremble, a froid, transpire, a les mains moites : autant de manifestations somatiques qui accompagnent cette éclipse

Si pour Jean-Jacques Blévis : « La phobie est un recours pour parer au danger lorsque le fantasme ne suffit plus à lui seul à stabiliser le rapport au réel de la Chose, le choc du lien traumatique à l'Autre »<sup>26</sup>. Dans notre hypothèse, l'agoraphobie n'est pas un recours contre un danger mais un état d'angoisse. Le fantasme se joue sur la scène de la réalité psychique et vient faire écran au réel qui menace d'anéantir le sujet. L'angoisse dans l'aérophobie apparaît lorsque le fantasme ne suffit plus à lui seul à stabiliser le rapport au réel de la Chose, le choc du lien traumatique à l'Autre

Cependant, le réel revient sur nous par le biais des sensations, des perceptions. Adèle, dans l'avion est dans l'incapacité d'élaborer cette mise en scène imaginaire, ce fantasme que nous créons pour obstruer le réel. C'est pourquoi, Adèle est terrorisée lorsqu'elle entend les moteurs « vombrir » au moment du décollage. C'est le moment le pire, nous dit elle.

Pendant le vol, Adèle écoute tous les bruits

24 Lacan, J., *l'Éthique* Séminaire VII, p. 82

25 Irène DIAMANTIS citée par Marie-Dominique DUBOST. Article : " Loup y es-tu ? Ou l'indispensable appel à l'Autre " in *Regards sur la phobie*. Paris : Les lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne N° 14, 2005. p. 118.

26 Jean-Jacques BLEVIS. Les Lettres p.51.

de l'avion, épie le comportement des hôtes, attentive à tout ce qui l'entoure. Cette exploration hyper vigilante de l'environnement vise à donner du sens. Tout est interprété comme une effraction du réel, elle ressent chaque turbulence avec une intensité désubjectivante. A bord, la prise avec la réalité disparaît et tout est confondu dans cette espèce de ventre maternel. Les bruits de l'avion sont à entendre du côté de quelque chose de réel qui vient faire effraction, qui insiste du dehors et qui lui rappellent le risque de se faire engloutir dans l'Autre maternel.

Tout ce qui fait du lien avec l'extérieur va protéger Adèle de cet engloutissement. Elle ne supporte pas que les volets des hublots soient fermés. : Il faut que je regarde dehors. L'existence du sujet peut être menacé dès lors qu'il s'agit de perdre le contact avec la réalité. Il faut à Adèle quelque chose qui tienne, qui arrive à la mettre en prise avec la réalité. Ce qui nous permet de comprendre pourquoi elle se sent mieux lorsque l'avion entame sa descente et qu'elle peut voir la terre se rapprocher: J'aime voir le sol se rapprocher au dessous de moi. J'aime regarder les maisons, les routes. Le regard ici ne soutient pas quelque chose de l'ordre de son désir mais quelque chose de l'ordre de son existence devant ce risque d'anéantissement.

C'est dans ce sens que le voyage qu'Adèle réalise sans angoisse, sans panique dans le cockpit après le stage d'Air France doit être interprété. J'ai adoré être devant cet immense espace. Il y avait une grande fenêtre et je voyais tout, me dit elle. Le fait de s'accrocher à des éléments extérieurs lui permet de ne pas disparaître complètement

Elle ajoute également: et surtout je n'entends pas le bruit des moteurs. Assise dans la cabine de pilotage, elle voit tout, elle est en lien avec l'extérieur, en prise avec la réalité. Elle n'entend rien: il n'y a pas d'effraction du réel, il n'y a plus de menace d'effondrement. Ce jour là, le voyage se passe bien mais l'angoisse reviendra dès le vol suivant quand elle se retrouvera à l'arrière de l'appareil où le bruit des moteurs lui sera insupportable.

Nous apprenons au cours d'un entretien

qu'Adèle est terrorisée par le vide qui règne autour de l'avion: le vide en dessous de moi m'effraie. J'ai besoin de sentir la terre sous mes pieds. Ce vide autour de l'avion vient lui signifier que plus rien n'est là pour l'empêcher d'être anéanti.

Cette situation d'angoisse qui arrive quand il n'y a plus de prise avec la réalité peut s'entendre du côté du « vertige phobique » tel que défini par François Perrier Cette expression « vertige phobique » montre bien l'absence de limites qu'entraîne l'état phobique et vient marquer un engloutissement dans la sphère qui maintient le sujet dans un rapport d'existence, à entendre du côté de l'Ek-sistence, de quelque chose qui se projette à l'extérieur. Dans la situation exceptionnelle de vol, ce rapport d'ek-sistence n'est plus possible: d'où l'attitude d'Adèle de se rassurer en se projetant à l'extérieur, en faisant du lien avec l'extérieur.

Dans cette illustration clinique, nous avons pu voir que la structure classique névrotique d'Adèle ne tient plus du fait de cette situation exceptionnelle à bord d'un avion. qui lui imposent une telle présence de l'objet qu'elle en perd tous ses repères

Il ne nous faut pas penser en terme de structure car Adèle se trouve face à des événements inhabituels qu'elle ne rencontre pas dans la vie de tous les jours et en dehors de ces moments de vacillations du montage psychique, elle s'assure un fonctionnement homéostatique grâce aux représentations qu'elle met en place et qui visent à la protéger de l'émergence du réel.

Adèle n'est pas phobique au sens de la phobie classique et son comportement dans la vie courante est là pour en témoigner. Selon ses dires lors des entretiens, elle est plutôt du côté de la névrose hystérique mais lorsqu'elle se trouve dans un avion, il y a quelque chose qui ne tient plus et qui l'a fait basculer, le temps du vol, du côté d'un point de psychose.

#### EN CONCLUSION :

Penser l'agoraphobie et toutes les phobies qui relèvent de ce même processus d'une manière radicalement différente des phobies telle celle

du petit à Hans, de l'enfant poule ou de la dame dont je vous ai parlé tout à l'heure me paraît potentiellement riche tant du point de vue théorique que de notre pratique clinique.

Sur le plan théorique qu'on peut se poser plusieurs questions :

Notamment : à quoi correspond l'agoraphobie si on est en deçà d'une logique du signifiant, si on est en deçà de quelque chose qui renverrait à la castration symbolique.

On peut envisager l'agoraphobie comme une étape nécessaire à la structuration du sujet, pourquoi pas comme une position « kleinienne ». Lorsque Mélanie Klein invente la notion de position c'est à la fois en référence et en voulant s'en dégager de la notion de stade ; au sens où on peut parler de stade oral, stade anal etc. le terme « position » désigne autre chose, à savoir une forme spécifique de relations objectale, d'angoisse et de défense qui se maintiennent tout au long de la vie.

Ainsi on pourrait comprendre pourquoi un hystérique peut être agoraphobe, un obsessionnel peut être agoraphobe, et même un phobique peut-être agoraphobe.

On comprend aussi pourquoi l'objet de l'agoraphobe est si labile.

Mais la question qui se pose et qui peut être la plus cruciale aujourd'hui, en tout cas pour moi, c'est de savoir comment le psychanalyste peut soigner l'agoraphobe si comme je le pense on est dans une logique hors signifiant.

Tenter de chercher du signifiant chez l'agoraphobe relève à mon avis de la même chose que de tenter de chercher du signifiant dans les symptômes du schizophrène, du paranoïaque ou même de l'enfant autiste. Au passage, les rapports entre eux l'autisme et l'agoraphobie ne sont peut-être pas si éloignés, tant sur le plan théorique du point de vue des angoisses d'engloutissement dans l'autre maternel que du point de vue clinique si on se souvient de l'attitude d'Adèle par exemple : prostrée, repliée sur elle-même, n'osant bouger, n'osant parler, hyper agressive par les stimuli extérieurs et y lisant immanquablement son propre démantèlement.

Comment soutenir le sujet pris dans une telle détresse chaque fois que quelque chose - qui n'est bien souvent pas un objet localisé - lui dit que l'ogre va venir le dévorer ?